

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXIII - 2013

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE
T. LXXIII - 2013

SOMMAIRE

Louis LATOUR

Les céramiques sigillées des sites d'Auterive (Haute-Garonne) 17

Les sites antiques d'Auterive ont donné de nombreuses céramiques sigillées. Les plus anciennes, issues des ateliers d'Arezzo, ont été publiées en 2006 dans le tome LXVI de nos *Mémoires*. Ce sont les productions locales, des ateliers de Montans (Tarn) et de La Graufesenque (Aveyron), que nous présentons aujourd'hui. Elles proviennent des couches très superficielles, fréquemment remaniées par les labours, du site de *Saint-Orens*. Elles sont de ce fait très fragmentées. Leur décor d'une grande finesse est caractéristique de la période « de splendeur » des sigillées gallo-romaines. L'étude des estampilles recueillies montre avec évidence que de nombreux potiers gaulois ont travaillé successivement dans les ateliers de Montans et de La Graufesenque.

Pascal CAPUS

Un Jupiter à l'aigle provenant d'Avignonet-Lauragais 33

Au mois de décembre 2011, le Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse, a acquis une sculpture romaine provinciale représentant Jupiter chez Sotheby's New-York. Cette dernière avait été découverte en 1902, à Avignonet-Lauragais, à 45 kilomètres au sud-est de Toulouse, près de la *Via Aquitania* qui reliait Narbonne à Toulouse. Bien que le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France* rapportât cette découverte, personne ne sut où la sculpture se trouvait depuis 1903. Salomon Reinach publia un dessin de cette œuvre en 1920 ; malheureusement, il se trompait sur l'origine de la découverte. La sculpture enrichit le *corpus* des statues de Jupiter dans le Sud-Ouest de la France que N. de Chaisemartin avait publié. Si l'œuvre renvoie à l'iconographie classique, elle diffère cependant de cette dernière en raison de la liberté du sculpteur et de la grande fraîcheur formelle. Ainsi la sculpture d'Avignonet se distingue-t-elle des autres effigies de ce dieu connues en Gaule méridionale.

Jean-Luc BOUDARTCHOUK *et alii*

*Le sarcophage d'Arpajon-sur-Cère (Cantal) et son contexte archéologique :
l'agglomération secondaire d'Arpagione et son terroir* 43

En 1988, dans le bourg d'Arpajon (Cantal), fut mis au jour fortuitement, à l'occasion de travaux de voirie, un sarcophage paléochrétien en marbre orné appartenant à la série dite « du Sud-Ouest de la France ». La caractérisation et la datation des restes osseux subsistants, récemment effectuées, permettent de situer raisonnablement l'inhumation dès le début du V^e siècle. L'examen du contexte archéologique général, entre la fin de l'âge du Fer et le haut Moyen Âge, et plus précisément des environs immédiats de la découverte, qui ont livré notamment les vestiges d'autres sarcophages de marbre ainsi qu'une inscription funéraire disparue, autorise à situer à cet endroit le champ d'inhumation chrétien d'une agglomération secondaire appelée *Arpagione*.

Marie VALLÉE-ROCHE

Note à propos des graffitis de l'autel paléo-chrétien de Minerve (Hérault) 85

L'autel de l'église paroissiale de Minerve (Hérault) a été consacré vers 460 par l'évêque de Narbonne Rusticus. Pendant la période wisigothique, il a vraisemblablement été abrité dans l'église Saint-Nazaire dont quelques vestiges sont encore visibles dans le cimetière du village. Une centaine de *graffiti* le recouvre, dont certains reprennent les noms des principaux participants à un plaid carolingien qui s'est tenu au pied du village le 23 avril 873. L'un d'entre eux, le *missus* Salomon, est probablement à rapprocher du comte Salomon qui présida des plaids similaires en Cerdagne et Conflent de 862 à 868. Les signataires de l'autel de Minerve sont pétris de la culture wisigothique qui sacralise la loi et l'écriture. La diffusion de cette culture dans les régions méridionales de l'empire carolingien expliquerait l'extension géographique des autels à graffitis, dont la densité maximale se trouve en Catalogne espagnole, dans les Pyrénées-Orientales et dans l'Hérault. Les reliques des martyrs garantissaient les actes de la vie publique, et graver son nom sur l'autel sacrosaint aurait été une pratique juridique destinée à obliger indéfectiblement celui qui vient de prêter serment sur la

table sainte. Les auteurs des premiers graffitis seraient donc essentiellement issus du personnel judiciaire et administratif wisigothique utilisé par l'État carolingien. Au X^e siècle, avec l'émergence d'une spiritualité individualisée axée sur la crainte de l'au-delà, de nouvelles motivations apparaissent : désormais apparaissent sur l'autel le nom de ceux qui souhaitent être associés étroitement à la prière pour les défunts afin de « vivre en Dieu » au-delà de la mort. Cependant à Minerve, centre de pouvoir local à l'écart des grands courants monastiques, la quasi-totalité des signatures sont celles des puissants issus des comtes carolingiens. Dans le dernier tiers du XI^e siècle, quand les plaids carolingiens n'ont plus lieu d'être, les graffitis s'arrêtent.

Anaïs CHARRIER

L'église de Saint-Pierre-Toirac : un édifice de la fin du XII^e siècle 109

Attestée en 1146 parmi les dépendances l'abbaye Saint-Sauveur de Figeac, l'église de Saint-Pierre-Toirac est l'un des édifices importants de l'architecture médiévale du Quercy. Elle fut vraisemblablement fortifiée dès les premières décennies de la guerre de Cent Ans. La datation de l'église primitive, fondée sur l'étude stylistique, a été longtemps controversée. En effet, les chapiteaux étaient datés de la fin du XI^e siècle ou bien considérés comme des œuvres archaïsantes de la fin du XII^e siècle voire du milieu du XIII^e siècle. Le seul point d'accord résidait dans l'identification de deux phases bien distinctes. L'étude archéologique de l'édifice a permis de démontrer au contraire, qu'en dépit de l'apparente disparité du décor sculpté et des matériaux, entre les parties orientales et occidentales, l'édifice primitif est le fruit d'un projet unique. La datation proposée est fondée sur les formes les plus récentes : la croisée d'ogives à profils carrés et les arcatures trilobées des fenêtres hautes de la travée droite de chœur qui ne peuvent être antérieures au milieu du XII^e siècle. Il faut plus probablement situer la construction de l'église dans les années 1180-1200. Le soin apporté à la construction et au décor sculpté témoigne enfin des ambitions des commanditaires qui ont souhaité, avec près d'un siècle de décalage, exprimer clairement le rattachement aux modèles prestigieux de Saint-Sauveur de Figeac et de Sainte-Foy-de-Conques.

Hiromi HARUNA-CZAPLICKI

Trois manuscrits enluminés de la Bible à Toulouse vers 1300 137

Adoptant la version parisienne de la Bible qui était largement diffusée, la production manuscrite s'est considérablement développée à Toulouse durant la seconde moitié du XIII^e siècle. Les trois *codices* enluminés étudiés ici – le ms. 3 de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, le ms. 29 de la Bibliothèque Mazarine de Paris et le Cod. bibl. fol. 8 de la Württembergische Landesbibliothek de Stuttgart – en témoignent ainsi que de l'apogée de la première phase de l'enluminure gothique à Toulouse. Non seulement le répertoire iconographique parisien est reproduit, mais l'interprétation de certains thèmes importants est approfondie et quelques éléments nouveaux sont apparus, dont la qualité et la précocité remarquables confirment la vie intellectuelle et religieuse soutenue par les couvents des Ordres mendiants de la ville. Les enlumineurs les plus talentueux concourent à la décoration. On peut y observer la collaboration d'artistes aux styles différents : les plus âgés sont empreints d'un certain lyrisme et celui des plus jeunes annonce le courant stylistique de l'enluminure toulousaine des premières décennies du XIV^e siècle. Enfin, est proposé le contexte culturel dans lequel on peut situer la confection de ces trois manuscrits exceptionnels à Toulouse à l'extrême fin du XIII^e siècle. L'étude prouve la place importante de la Bible dans la culture médiévale.

Anne BOSSOUTROT

L'église de Lavernose-Lacasse : études et découvertes. Histoire du monument 195

L'église romane de Lavernose-Lacasse fut amplifiée à diverses reprises et surélevée à l'époque classique. L'édifice était désormais doté d'une toiture unique couvrant nef et bas-côtés. Le XIX^e siècle réalisa également d'importants travaux, dotant l'église d'un important décor historiciste, et son chevet fut augmenté d'une sacristie polylobée. L'étude de cette église et les travaux de restauration réalisés sur ses façades extérieures ont été l'occasion de plusieurs découvertes importantes. L'architecture romane a pu être reconnue grâce aux découvertes effectuées dans les combles : des demi-arcs diaphragmes (ou bien des murs boutants démolis) qui portaient initialement des voûtes en demi-berceau contrebutant la voûte en plein-cintre de la nef. La hauteur de la nef romane primitive a également pu être reconnue grâce à la présence de deux chapiteaux

conservés en place au niveau de la salle d'étage du clocher. Les décors peints conservés dans le comble du bas-côté sud ont apporté un éclairage sur un premier décor de claveaux peints, et un second composé d'un semis de fleurs au pochoir sur fond d'entrelacs datable du XIV^e siècle. En extérieur, nous avons pu observer des vestiges d'un jeu de damier, de tons ocre jaune et ocre rouge, cernés de noir. Ce fragment exceptionnel conservé, a été découvert à la rencontre du chevet. Enfin, des travaux de restauration des enduits des élévations nord et sud ont permis de découvrir la présence de mortier romain débité en blocs, en réemploi dans la maçonnerie, ainsi que la présence de tuiles romaines réemployées. Ainsi, l'église de Lavernose-Lacasse s'inscrit dans une longue durée, depuis les implantations gallo-romaines sur le site. Chaque siècle a laissé son empreinte dans la construction. L'église de Lavernose mériterait d'être étudiée de façon plus approfondie pour en comprendre toutes les traces, les décors, la sculpture.

Buno TOLLON

La façade de l'église de la Dalbade : une relecture 213

En rappelant que la rose flamboyante appartient bien au programme du portail « à l'antique », confié à Michel Colin en 1537, on retrouve un des traits spécifiques à la Renaissance française, la conjugaison des deux manières, la « moderne » et l'« antique » développée sur les portails. S'y ajoute la possibilité de vérifier la rapidité des changements de goût avec, cinq ans plus tard, un programme nouveau imposé à Colin avec un plan fourni par les commanditaires (1542). Toutefois l'ensemble exécuté par ce maître d'œuvre venu du Nord correspond à des traditions méridionales qui refusent des compositions fondées sur la verticalité et laisse l'ensemble isolé sur une façade de briques nues. Des comparaisons avec la Catalogne proches sont à noter.

Buno TOLLON

Le château de Bournazel et l'antique 221

La qualité du décor sculpté qu'on peut voir dans la cour du château de Bournazel a toujours suscité l'admiration sans qu'on aille beaucoup plus loin. Une couverture photographique et le concours de spécialistes de la sculpture antique ont permis de pousser plus avant l'analyse. Avec des bustes d'hommes et de femmes illustres (pas seulement des empereurs ou des reines mais aussi des héroïnes de la mythologie, telle Didon ou Méduse), des métopes illustrant la célébration de l'homme de guerre qu'était le seigneur du lieu (trophées, combats singuliers), comme les protections dont il se réclame (*Venus armata* et *Fortuna*), on est en présence d'un programme qui peut dérouter par sa profusion. Il témoigne d'une culture originale qui bénéficie des modèles alors accessibles dans les monuments antiques de la Narbonnaise, pour rendre un lustre nouveau à Jupiter Ammon ou la Gorgone.

Christian PELIGRY

La présence hispanique à Toulouse et dans le midi toulousain au cours de la première moitié du XVI^e siècle.
Quelques aspects..... 237

Témoignages littéraires et artistiques, documents d'archives, manuscrits et livres anciens conservés dans la bibliothèque municipale de Toulouse permettent à l'auteur d'évoquer les relations qui ont pu exister entre cette ville et l'Espagne : les religieux, les étudiants et les commerçants en furent d'ailleurs les principaux acteurs. Sur le plan culturel, peu de livres espagnols ont été alors imprimés à Toulouse ; néanmoins la langue de Cervantès était connue du public cultivé, et l'on retrouve dans les bibliothèques particulières de nombreux ouvrages publiés par les grands écrivains d'outre-Pyrénées : théologiens, juristes, mais aussi historiens, auteurs de romans, de pièces de théâtre et de poésies. Ni admirative inconditionnelle de l'Espagne, ni particulièrement hispanophobe, la ville des capitouls semble bien avoir reçu, à l'époque d'Henri IV, de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, l'empreinte profonde de l'Espagne.

Michèle HENG

Un conventionnel toulousain inhumé à la chapelle royale de Dreux :
Jacques-Marie Rouzet (Toulouse 23 mai 1743- Ivry 21 octobre 1820) 251

L'étonnante carrière de Jacques-Marie Rouzet né à Toulouse en 1743 le conduisit du barreau à la vie politique. Il connut tous les aléas de l'Histoire, de la députation à la Convention à la prison ; réhabilité après le 9 Thermidor, il fut élu du Conseil des Cinq-Cents, mais compromis dans le coup d'État du 17 fructidor an V, il s'exila en Espagne durant dix-sept ans en compagnie de Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'Orléans, dont il avait fait la connaissance en prison. Cette dernière l'avait nommé son chancelier et il fut fait comte Rozet de Folmon par Charles IV d'Espagne. Ils revinrent en France en 1814 lors de la Première Restauration. Rozet de Folmon s'attacha à faire recouvrer les immenses biens de l'héritage Penthièvre à la duchesse, ce qui entraîna de nombreux conflits avec son fils Louis-Philippe. Marie-Adélaïde fit construire à Dreux la Chapelle des Princes pour recueillir les restes de la famille Toulouse-Penthièvre dont les tombes avaient été profanées en 1793. Lorsque son chancelier mourut le 21 octobre 1820, elle l'y fit ensevelir. Elle le suivit de peu dans la tombe, et même si Louis-Philippe devenu roi des Français fit réaménager la Chapelle devenue Chapelle Royale, le Conventionnel toulousain d'obscur extraction demeure inhumé dans le même lieu que l'arrière-petite-fille de Louis XIV.

Bulletin de l'année académique 2012-2013 269

Les procès-verbaux des séances de la Société rendent compte de ses différentes activités, reproduisant en particulier les discussions qui suivent les communications, que celles-ci soient publiées ou non dans les Mémoires. On y trouvera aussi des informations sur des fouilles archéologiques, des restaurations en cours ou des découvertes diverses à Toulouse et dans la région ainsi que des comptes rendus et des notes variées : *Pierre de la Chapelle (v. 1240-1312) au service de l'Église ; Une matrice de sceau pour le décor de plats de Giroussens ; Le plafond peint de l'abbaye de Lagrasse : découvertes à l'occasion de sa restauration ; Les peintures découvertes dans l'église d'Ourjout (Ariège) ; Les vestiges gallo-romains d'Esbareich en Barousse ; Les travaux de l'immeuble du Père Léon à Toulouse ; La maison la plus ancienne du quartier Matabiau (Toulouse) ; Les peintures murales du chœur de la cathédrale d'Albi et les projets de sa restauration ; Mutations de propriété dans le moulon du Taur à Toulouse ; Le décor peint de la salle haute de la tour dite des Lautrec à Vielmur (Tarn) ; Saint-Salvi d'Albi : découverte et étude d'une statue médiévale ; Données archéologiques sur l'abbaye de Moissac (X^e-XI^e siècles).*

Rectificatif :

Bernard MONTAGNES O. P.

Un plagiât iconographique (rectificatif de l'article paru dans le volume 2011, p. 197-208) 327